

JOURNAL DES DAMES

ET DES MODES.

Ce Journal paroît avec une gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux gravures. (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) Les abonnemens datent du 1^{er} ou du 15.

NOUVELLES de la République Littéraire et du Royaume des Modes.

Talma et sa femme, Mlle. Raucourt et Mlle. Georges, vont, dit-on, partir tous les quatre pour Bruxelles. Pendant ce tems, la Comédie Française se propose de remettre quelques anciens ouvrages de Lachaussée, de Dancourt, etc. On établira aussi quelques Comédies nouvelles, qu'embelliront de leurs talens Fleury, Contat et Mlle. Mars.

L'Opéra-comique, après la représentation du *Baiser et la Quittance*, pièce tirée des Contes de l'inépuisable Mad. de Genlis, perdra aussi pour quelque tems le plus aimable des amoureux, Elleviou : Lyon, Rouen, Bordeaux, et plusieurs autres villes le réclament ; mais il se bornera aux trois premières, après quoi il viendra donner congé à Martin, le plus étonnant des chanteurs. Celui-ci à son tour se bâtera de revenir ; et Gavaudan, le plus dramatique des acteurs de ce Théâtre, se propose d'aller mettre dans le *Délire* plusieurs villes de province. Ainsi est réglée l'absence des trois astres de Feydeau. On a desiré qu'elle eût lieu successivement, de crainte que les trois astres s'éclipsant à-la-fois, le théâtre qu'ils embellissent ne tombât dans une profonde obscurité.

Voilà beaucoup de départs ; mais de tous ceux qui donnent de l'inquiétude à la capitale, le principal est celui de *Fanchon la Vielleuse*. Après bien des instances d'un côté, bien de la résistance de l'autre, il paroît que Mad. Belmont s'est enfin décidée à faire jouir les départemens des talens aimables, et du coup-d'œil plus aimable encore des charmes qu'elle déploie dans *Fanchon*. Les habitués de ce spectacle ne savoient où donner de la tête pendant son absence ; mais on prétend qu'ils se consolent autant que faire se peut en allant voir la pièce de Colin à *Louvois*. Cependant l'absence de Mad. Belmont sera peu longue ; car le moyen qu'un *vieillard*, quelque aimable qu'il soit, fasse long-tems oublier à des jeunes gens la perte d'une jeune et jolie femme.

Parmi les pièces qu'on prépare à la Comédie Française, on parle d'un Drame intitulé *Madame de Maintenon*; à Louvois, on cite *Dorat et Colardeau*, en un acte et en vers, et la *Prison militaire* ou *Sauve qui peut*, comédie en cinq actes, et d'intrigue : on la dit d'un jeune homme plein d'esprit.

Les nouvelles de société sont fort stériles. Chacun se retire à la campagne pour y jouir de l'été tardif. Il paroît que la comédie bourgeoise est l'amusement favori des citadins-campagnards; on parloit, il y a quelques jours, d'une pièce nouvelle jouée chez une charmante femme. Je n'en ai entendu dire que ces mots : la pièce a été parfaitement jouée; tous les acteurs étoient bien dans leur rôle; un jeune Auteur du Vaudeville jouoit *Molière*.

Depuis que nos jeunes gens portent des souliers qui coûtent douze francs, il est de règle que ces souliers ne doivent durer que huit jours. Un jeune homme peu au fait de la mode, alla l'autre jour chez un cordonnier acheter une paire de souliers, et, s'imaginant que leur durée étoit en raison du prix, il fut très-étonné de les voir percés au bout de quinze jours. Il va chez le cordonnier et se plaint. — L'artiste lui répond : Monsieur, ces souliers-là ne sauroient venir de mon magasin; vous dites qu'ils ont duré quinze jours, et tous ceux que je fais ne durent que huit ou dix jours au plus.

C'est la mode de porter des guêtres comme un voyageur et des manchettes comme un ci-devant marquis, d'avoir un habit mal fait et des culottes très-bien dessinées, de porter des odeurs très-fines comme un Sybarite, et d'être tondu non pas comme un empereur romain, mais comme un enfant trouvé.

Un mauvais Poète disoit l'autre jour dans une société : je ne sais ce que j'ai, je vais, je viens, j'ai la tête toute embarrassée, je ferai quelque chose de beau sans doute; enfin, tel est ma position, que depuis quelque tems je ne saurois dormir. — C'est que vous ne vous écoutez pas assez, lui répondit un Géomètre, jaloux et phlegmatique.

Un Poète d'Athènes se fesoit beaucoup prier pour aller lire un de ses ouvrages dans une société moderne. Le maître de la maison lui dit : Monsieur, nous aurons un cercle brillant, tout ce qu'il y a de mieux dans Paris; je ne rassemble chez moi que des étrangers. En ce cas, Monsieur, lui dit le poète, puisque vous m'assurez que vous n'aurez chez vous que des Allemands,

des Anglais , des Espagnols et des Russes , je n'hésite pas à aller leur soumettre mes vers français.

Voilà tout ce qu'on a pu recueillir de la bouche de leurs courtiers extraordinaires qui alloient du Parnasse chez le marchand de modes Leroi , et de chez Leroi chez Apollon.

C*** N***.

LE SECRÉTAIRE.

Sans secrétaire ,
L'homme le plus riche n'a rien ;
C'est un meuble si nécessaire ,
Que je ne voudrois pour tout bien
Qu'un secrétaire.

Au secrétaire
Les arts donnent un prix nouveau ;
Et les chefs-d'œuvre de Voltaire
N'ont-ils pas eu tous pour bureau
Un secrétaire.

Pour secrétaire
La Poésie a pris Boileau ;
La gaité préfère Molière ;
La nature a choisi Rousseau
Pour secrétaire.

D'un secrétaire
Tout homme en place fait grand cas ;
Et tel qu'on croit propre à tout faire ,
Ne seroit rien s'il n'avoit pas
Un secrétaire.

Un secrétaire
Dans un ménage est d'un grand prix ;
Et les femmes pour l'ordinaire
Voudroient voir à tous leurs maris
Un secrétaire.

Le secrétaire
Sert à Plutus comme à l'Amour :
Heureux ceux dont avec mystère
Ces Dieux garnissent tour-à-tour
Le secrétaire.

Mad. PERRIEN.

Depuis l'affiche scandaleusement impertinente où certain coiffeur , il y a quelques années , faisoit , en vaudeville , aux belles dames de Paris , l'étalage de tous les petits talens qu'il avoit à leur service , la manie de faire ses annonces en vers , a successivement passé des perruquiers , modistes , épiciers , farceurs , empiriques , etc. jusqu'aux artistes décroteurs. Voici celle qu'on lit à

L'entrée du passage des Panoramas qui communique de la rue Saint-Marc au boulevard Montmartre.

Aux trois Frères.

O vous , qui redoutez les taches et la crotte ,
Amateurs de journaux , de propreté , de vers ,
Entrez ici , lisez , souffrez qu'on vous décroette ,
Et livrez à nos soins la botte et le revers .

Ce burlesque et risible emploi de la langue des Racine et des Voltaire nous fait espérer qu'incessamment les artistes en neuf et vieux cuirs trouveront les mots *cordonnier* et *savetier* en trop mauvaise concordance avec le mot *soulier* , pour n'en pas faire le sujet d'un harmonieux distique , très-propre à embellir leurs enseignes , et que l'épidémie de les orner ainsi de tercets et de quatrains se communiquant de proche en proche , Paris ne sera bientôt plus qu'un grand recueil toujours ouvert de poésies fugitives du style le plus pittoresque.

B.

Il s'est fait un changement bien fatal dans l'intérieur des familles. Autrefois , une jeune personne soumise aux lois d'un respect profond pour sa mère , pensoit long-tems par elle , avant d'oser avoir une opinion. Aujourd'hui , non seulement elle en adopte une , avant que d'en avoir le droit , mais elle l'énonce et la discute avec scandale , contre ses parens... Il faut que la mère , plus dévouée que jamais à sa fille , gagne sa confiance , rivalise avec les conseils de ses jeunes compagues , lutte sans cesse contre les principes à la mode , contre les brillantes illusions de l'esprit , oublie qu'elle devroit commander , et sente qu'elle doit séduire. Il faut que , forcée de mener son élève trop tôt dans le monde , elle tire un avantage de cet inconvénient , joigne l'exemple au précepte , et à l'aide d'une douce patience , d'une suite difficile et rare , démontre ce que jadis elle avoit le droit d'ordonner.

S.

A MADAME P.....

Sur l'Amitié des deux Sexes.

Cette Amitié , sœur de l'Amour ,
N'a point la fougue de son frère ;
Mais elle est tendre et vive tour-à-tour ,
Et son flambeau brûle autant qu'il éclaire.

L'Amour , sans doute , est plus jaloux ,
Mais il n'est pas aussi fidèle ;
Tous ses plaisirs sont mieux goûtés par elle ,
Et sont suivis d'intermèdes plus doux .
Elle a pour bandeau le mystère ,
Au lieu de carquois un miroir ;
Et les défauts que ne voit pas le frère
L'œil de la sœur feint de ne pas les voir .

Ah! si l'Amour n'avoit point d'aile,
 On s'y tromperoit aujourd'hui:
 A sa constance, on le prendroit pour elle;
 A ses transports, on la prendroit pour lui.

F A Y O L L E.

Seconde lettre à M. de Ségur, sur les Femmes.

Il falloit assurément, Monsieur, que j'eusse de l'humeur l'autre jour pour vous chicaner sur la sincérité de l'espèce d'hommage que vous nous offrez. Sincère ou non, un hommage n'est-il pas toujours bien reçu? C'est presque assez, pour nous séduire, de l'intention de nous plaire, et l'on ne peut nier que cette intention ne soit marquée dans votre ouvrage, d'abord par le choix du sujet, ensuite par la manière dont il est traité. On pourra bien vous accuser de manquer de méthode; mais ce n'est pas de nous que vous recevrez des reproches à cet égard: des chapitres courts, des titres variés et remplis d'une manière agréable, suffisoient pour composer un ouvrage tout-à-fait conforme à notre goût, mais ce qui rend son mérite complet, ce sont ces récits piquans, ces anecdotes, ces nouvelles intéressantes dont vous avez eu soin d'entre-mêler vos réflexions. Nous aimons qu'on nous compte des histoires; notre imagination, plus facile à frapper que notre jugement, glisse sur les idées générales pour ne saisir que les applications particulières, et il est bien sûr que le tableau des noces de Jacob, tel que vous nous le présentez, laissera plus de traces dans notre mémoire que ne l'auroit pu faire la dissertation la plus savante et la plus profonde sur les mœurs des anciens patriarches. D'ailleurs, ces récits sont tous à l'honneur des femmes, et je vois bien, toute réflexion faite, qu'il faut vous compter, au nombre de nos défenseurs.

Mais on sait assez comment les amis de ce monde s'arrangent pour défendre leurs amis sans compromettre leur jugement; comment on compose avec l'opinion de la société; comment on sacrifie l'ensemble pour sauver quelques détails. Mad. ***, dira l'un, est étourdie. Je le sais bien; mais se seroit être bien sévère que de la condamner dans cette circonstance. Je ne prétends pas, dira l'autre, que V*** soit un homme de beaucoup d'esprit; mais convenez aussi que la situation étoit bien embarrassante. A ce langage, on voit bien que ce sont des amis qui parlent. Et vous, qui vous piquez de procédés, combien de bonnes qualités ne louez-vous pas en nous; vous nous en accordez même quelquefois de belles. Qu'importe, dites-vous ensuite, que le principe n'en soit pas bien pur, que ce qu'elles ont eu de plus louable dans leur conduite leur ait été dicté par l'amour-propre! L'amour-propre, ajoutez-vous, est l'ame des femmes; dès qu'il est en jeu, il les élève au-dessus d'elles-mêmes, comme l'amour de la gloire nous électrise. Mais pourriez-vous bien me dire quel est la différence de ces deux amours-là?

Mais notre amour propre nous conduit au besoin de dominer. — Je voudrais vous voir , comme nous , forcé de choisir entre la domination et l'esclavage , et vous demander en conscience lequel vous choisiriez des deux ? Mais dans un être foible , l'esprit de domination suppose la ruse ; aussi combien découvrez-vous de projets dans nos simples démarches ! Que d'adresse dans notre conduite ! Seriez-vous par hasard , comme la plupart de vos confrères les hommes , qui parlent sans cesse de notre dissimulation , et en même tems se vantent de lire au fond de nos plus secrètes pensées ? Ne vous y trompez pas , elles sont cachées bien loin les dernières pensées d'une femme. Il en est tant qu'on repousse , tant qu'on se reproche , tant qu'on dissimule ! Voyez combien nous en avons à cacher aux autres : la plus franche vous en dérobe encore quelques-unes , et il s'en trouve toujours que la plus simple saura bien empêcher qu'on ne devine.

C'est là le seul but de ce que vous appelez nos artifices. Attentives à cacher nos sentimens , nous savons rarement les contrefaire. Une jeune fille qui craint de se trahir en présence de celui qu'elle aime , ne détournera point les yeux d'un air d'indifférence ; elle les baissera seulement pour cacher le trouble qui l'agite. La femme qui sent que son amant aura bientôt le droit de l'accuser d'inconstance , a beau chercher à reculer le moment des reproches , elle ne peut long-tems lui cacher sa froideur ; mais ce qu'elle saura bien dérober à ses yeux , c'est le penchant qu'elle commence à éprouver pour un autre.

Dissimulées , nous le sommes donc quelquefois ? Mais a-t-on le droit de nous en faire un reproche ? Nous méritons rarement celui de fausseté , et c'est presque toujours à tort qu'on nous accuse d'artifice. Tour-à-tour servies et trahies par la foiblesse de notre nature , la mobilité de notre imagination , nous leur devons de savoir nous plier à tous les caractères , nous soumettre à toutes les situations , et quelquefois sans nous en douter , prendre la teinte ou même les sentimens qui conviennent à nos intérêts.

Quoi , dira-t-on , cette femme ambitieuse , est-ce sans le savoir qu'elle a accommodé ses passions avec ses vues , qu'elle a fait servir l'amour à ses projets ? Qui vous dit que l'amour ne l'ait pas servie de lui-même ?

*Di natura , d'amor , di cieli amici ;
Le negligenze sue sono artifici (1).*

Mais cet homme qu'hier elle regardoit avec indifférence , qui aujourd'hui puissant et en crédit , peut la servir dans l'affaire qui intéresse toute sa fortune , est-ce par un sentiment naturel qu'elle sourit gracieusement à son approche ? Sans doute. Est-ce volontairement qu'elle rougit en s'adressant à lui ? Je le crois. Et ces mouvemens de préférence qui semblent lui échapper ,

(1) Ses négligences sont des artifices de la nature , de l'amour , des cieux qui la protègent.

sont-ils bien sincères ? Peut-être. Hier il n'étoit rien pour elle ; mais aujourd'hui elle veut réussir près de lui , par conséquent elle desire de lui plaire ; car il n'est aucune espèce de succès pour lequel une femme ne compte sur ses avantages personnels ; et lorsqu'elle voudra gagner un homme à sa cause , elle fera , peut-être sans le vouloir , tout ce qu'il faut pour le séduire ; et si elle réussit , savez-vous combien est dangereux l'homme auquel on a désiré de plaire ? La vanité satisfaite est si reconnoissante ! Dites-nous , vous qui nous jugez du haut de votre sagesse , combien de fois vous avez parlé avec une bienveillance plus sentie de l'homme puissant auquel vous vous flattiez d'avoir plu , et près duquel vous espériez de réussir ; combien vous avez trouvé plus d'esprit dans ses réponses , plus de grâce ou de noblesse dans ses manières : nos yeux sont-ils faits autrement que les vôtres ? et même l'intérêt et la vanité n'ont-ils pas pour nous un piège de plus ?

Elise compte ce soir rencontrer C**. Il est puissant ; elle aime à paroître aimable ; elle a cru voir qu'elle lui plaisoit ; il lui a promis de la servir. Attendra-t-elle dans le calme le moment qui doit confirmer ou détruire cette double espérance ? Avec quelle incertitude elle attendra un premier mot , un premier regard ! De combien d'agitations C** va être l'objet ! Porteront elles sur sa personne ou sur son crédit ? Elise n'en sait rien. Les protestations de C** seront un gage de son ardeur à la servir ; les services qu'il lui rendra seront la preuve de ses sentimens. Ces deux idées se confondent dans l'esprit d'Elise , occupent son imagination ; on diroit même qu'elles vont jusqu'à son cœur. Si elle trompe C** , ce sera en se trompant elle-même ; on la croira fautive , elle n'aura été que foible , vaine et légère. Sa vanité et sa foiblesse lui auront valu un succès , dont il faudra peut-être toute sa légèreté pour la consoler ; et ses arrières-petits-neveux , qui la verront vieille et laide , et sauront qu'elle a été en faveur , diront que c'étoit une femme bien habile.

LOGOGRI P H E.

Folle , capricieuse , immortelle , éphémère ,

J'exerce en France un absolu pouvoir ;

Et l'on a peine à concevoir

L'ascendant de ma loi frivole et passagère.

Par un contrat tacite autant qu'impérieux ,

Je rends le monde tributaire

De mon esprit actif , ingénieux ,

Et ne me porte jamais mieux

Qu'à l'instant même où l'on m'enterre.

Ma tête à bas , je plane dans les cieux

Avec Rousseau , Piron , Voltaire ,

Mais , dans mon vol audacieux ,

C'est avec plus d'éclat que j'en franchis l'espace

Avec Lebrun , Pindare , Horace.

B.

Le mot du Logographe inséré dans le numéro dernier, est **Pain.**

M O D E S.

La mode des fichus en marmotte sur les chapeaux, revient; on en voit beaucoup de blancs, en organdie, sur des chapeaux de paille jaune: on en porte aussi de verts, en Florence. Pareil fichu a une pointe fixée sur le dos et les deux autres pointes, croisées sur le sein, ou pendantes. La mode du lilas n'est pas encore tout-à-fait passée. Les chapeaux de paille de la dernière mode n'ont plus le bord coupé par derrière, mais retroussé: le retroussis est ordinairement doublé de taffetas blanc. Les capotes blanches deviennent de jour en jour plus profondes. Malgré cette dimension qui place le minois d'une femme élégante à une très-grande distance du bord de sa capote, ce bord est encore garni d'une dentelle large, qui se rabat en demi-voile. Les fichus surmontés d'une fraise, qui en fait partie, ne se plissent pas: à la transparence près, ce sont des guimpes; on les fait d'une mousseline très-claire. Les garnitures en chicorée sont toujours en vogue. Quelques coëffeurs enjolivent les coëffures en cheveux, destinées à la grande parure, de torsades (1) de fil d'argent ou d'or. Ces torsades sont creuses, et de la grosseur d'un tuyau de plume. Dans l'espace de quelques jours, les juives de couleur sont devenues très-communes: outre celles de soie, que l'on porte unies, celles d'organdie, que l'on porte teintes en bleu de ciel, en couleur de chair et en gros bleu, on en voit en toile de coton, à très-petites raies rose ou à mouches. La pièce qui forme le dos d'une robe ou d'une juive, se termine maintenant en pointe par le bas. A cet angle est ordinairement fixé un bouton, soit comme ornement, ou destiné à serrer la taille.

EXPLICATION DE LA GRAVURE, N^o. 477.

Quelque soit la coëffure d'une femme élégante, il est essentiel qu'elle paroisse tondue; à travers le voile, on distingue la nudité du col. La tunique est de petit taffetas.

Les feuilles 87 et 88 de la Collection de *Meubles*, paroissent. Sur la feuille 87, sont trois fauteuils: sur la feuille 88, une chaise garnie, un tabouret en X et un lavoir.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, au citoyen La Mésangère, rue Montmartre, n^o. 152, près celle du Mail, vis-à-vis le café de la Victoire.

(1) S'adresser pour cet article à MM. Clavard et Bernard, rue du Croissant, n^o. 9.